

LE PÈRE NOËL IVRE

"Je viens juste de les voir ramasser le Père Noël couché sur le trottoir et le jeter dans le fourgon de la police. Il était soûl mort!" Ainsi parla le jeune homme alors qu'il arrivait du froid de décembre. Tout le monde, d'un bout à l'autre du bar, sourit à belles dents ou grogna. Il y eut une farce ou deux. L'humour n'était pas de très bon goût. Mais, ce n'était pas un bar de très grande classe non plus.

"Il semble que ce sera Noël à l'asile pour le vieux Santa", dit celui qui était assis devant un verre, à l'extrémité de l'acajou pas trop propre.

"Attends que je raconte ça à mes enfants l'Pas d'étrences cette année. Le Père Noël est dans l'aile psychiatrique!" Cela venait d'un buveur qui bafouillait.

Ce Père Noël n'était pas celui dont parle la fable. Il s'était tenu au coin durant une semaine ou plus dans son habit rouge et sa barbe blanche, faisant sonner une cloche aux côtés d'une marmite recouverte de broche et suspendue à un trépied. Vous en avez vu dans votre localité.

C'était un homme âgé et un triste ivrogne. Un gars comme moi pouvait dire ça à cinquante pas. Il entraînait au dépôt de gin huit, dix fois par jour. Freinant à l'extrémité la plus rapprochée de la porte, il commandait une consommation, pure. Il enlevait sa barbe postiche et la plaçait sur le bar afin d'avoir les deux mains libres et la voie claire jusqu'à sa bouche. Il en avait besoin. Il tremblait comme moi le matin. Seulement, ce vieux bonhomme était comme ça tout le temps, même lorsqu'il en avait pris quelques-uns.

Aussi, il n'y avait aucun doute sur l'origine de l'argent. Lorsque les gars essayaient de le taquiner à propos de fausse représentation, il leur répondait par un petit sourire comique ou un acquiescement de sa vieille tête. Mais il n'avait pas à parler pour nous dire que les pièces de monnaie qu'il poussait sur le bar provenaient de cette marmite, les cinq cents, les dix cents et les vingt-cinq cents que les gens y jetaient en pensant acheter des repas de Noël pour les nécessiteux. Non pas que je le blâmais. Étant le genre d'ivrogne que j'étais, je savais qu'il était *obligé* de le faire.

Alors, le pauvre vieux avait trébuché dans la boue et le policier, faisant sa ronde, dut appeler une ambulance municipale pour le

sortir de là. Je ne le connaissais pas mais cela me causa intérieurement une drôle d'impression, un malaise et une crainte, comme s'il avait perdu un combat que j'avais mené sans m'en rendre compte jusqu'à ce moment-là. Et je faisais du ressentiment à cause des farces d'un goût douteux.

"Oui, claironna le petit homme qui avait apporté la nouvelle. Le seul emploi qu'il ait obtenu de toute l'année, je gage. Et il n'a même pas été capable de le garder!"

"Alors, quoi!" dit Pierre, le barman. "Un autre voyou, tout simplement! Qu'est-ce que ça peut te faire? De toute façon, qu'est-ce que tu veux pour Noël?" Il ne parlait à personne en particulier. Mais ses dernières paroles pénétrèrent comme une lame.

Oh, Dieu! Ce que je voulais pour Noël? Soudain, tout ce que j'avais retenu en dedans pendant des années jaillit du fond de moi-même. On dit d'un gars qu'il "vomit ses entrailles". Eh bien! j'ai vomi les miennes juste là, et sans dire un mot!

Ce que je voulais pour Noël? Je le savais si bien et je ne le savais pas du tout. Je voulais tant ou si peu. Je ne savais même pas comment y *penser*, bien moins le *dire*. Ce que je voulais ne pouvait s'envelopper dans du papier de fantaisie et se lier d'une boucle de ruban avec une petite branche de houx. Ce n'était rien que pouvait accompagner une carte disant: "Joyeux Noël! Avec amour, de Kay". Oh non! Même une épouse qui m'avait donné sa fierté, sa foi et son courage, même Kay, ne pouvait me donner les choses que je désirais mais que je ne pouvais même pas nommer!

Je me vautrais dans l'apitoiement et j'accumulais les verres. Au cours de cette nuit-là et de toute la journée suivante, veille de Noël, ce fut une course désespérée. Il fallait que je boive assez pour garder mes pensées à distance, pour ne pas être bouleversé par le désespoir. En même temps, je m'agrippais à une lueur entêtée de décence, pensais-je, qui me gardait déterminé à demeurer sur mes pieds pour terminer mes lamentables préparatifs de Noël. Après que j'aurais vu Kay et les petits à Noël, on verrait. Suicide, peut-être. Mais d'une façon ou d'une autre, il était terriblement important que je passe à travers Noël.

Je rentrai chez moi vers quatre heures le matin de Noël. J'avais l'arbre, ou plutôt ce qui en restait et perdait ses aiguilles. Kay m'entendit et descendit l'escalier, effrayée et en larmes. Je lui ordonnai de retourner au lit. N'avais-je pas promis que tout allait être en ordre, l'arbre debout et paré, les étrennes en place en dessous? Elle fit demi tour sans mot dire, retourna au lit et s'endormit à force de pleurer.

Cette scène finale était apparemment tout ce qui restait en moi. Seul avec l'arbre et les boîtes de décorations que ma femme avait déployées, toute l'affaire devint soudainement "trop". L'ivresse de trois jours qui m'avait soutenu jusque là semblait simplement disparaître, comme si quelqu'un avait enlevé le bouchon, et tout, courage, bravade, bluff même s'étaient taris. J'étais absolument à bout. Je pris une longue gorgée à même la bouteille. Rien ne se produisit ...

Lorsque je m'éveillai, il ne faisait pas encore jour. J'étais dans mon propre lit mais j'étais encore habillé, y compris mon paletot. Même avant d'entendre Kay pleurer doucement de l'autre côté de la chambre, même avant de constater que c'était le matin de Noël, j'étais étendu là, paralysé par un sentiment de honte et une crainte accablante de ce jour.

J'ignorai ma femme. Il le fallait. Dans la salle de bain, je fis éclabousser de l'eau froide dans ma figure, je plaçai mes cheveux sans oser regarder dans le miroir. J'oubliai que je ne m'étais pas rasé depuis trois jours. Et je descendis.

L'arbre était étendu au beau milieu du salon. Les branches n'avaient même pas été déficelées. Les décorations, je les avais simplement déversées dessus. Des garnitures reposaient dans un tas en désordre. Nos enfants avaient trouvé une couple d'étrennes à bon marché que Kay était parvenue à acheter avec l'argent que je n'avais pas réussi à boire.

Je pense que je n'ai rien dit aux petits et je ne pense pas qu'ils m'aient parlé. Je me dirigeai directement à la cuisine. Une couple de verres

en vitesse et quelques minutes d'attente et j'entrai pour raconter aux enfants une histoire à dormir debout, à savoir combien le Père Noël avait dû être occupé la veille et qu'il n'avait tout simplement pas eu le temps de terminer son travail. Ça n'a pas collé.

Je fis la seule chose qu'un alcoolique pouvait faire. Je sortis de là en vitesse et, durant trois semaines, je me gardai aussi soûl que possible.

Cette année, l'arbre sera debout, les étrennes en place. C'est de cette façon que ça s'est passé depuis six Noëls maintenant, et je ne pense pas qu'il y ait en ce pays de foyer plus heureux que le nôtre, particulièrement le matin de Noël.

Parce que, alors que chacun de nous quatre ouvrons tour à tour nos étrennes, chacun d'entre nous est conscient d'un cadeau bien plus grand que toutes les belles choses que nous déballons et au sujet desquelles nous roucoulons.

En songeant au passé, je me rappelle ce moment terrible, à un bar de cinquième classe, après qu'un vieillard impuissant se fut effondré et qu'un garçon de comptoir eût dit: "Et puis après? De toute façon, qu'est-ce que tu veux pour Noël?"

Ce fut le moment où les portes de l'écluse s'ouvrirent, et, malgré moi, je commençai à capituler! Ce fut une sorte de précipice que même mon raisonnement alcoolique et dénaturé ne put esquiver.

S'il s'agissait d'un film d'Hollywood, ce vieux Père Noël me serait apparu pour me "sauver" J'ai l'impression de devoir à ce vieillard inconnu une dette de gratitude éternelle. Mais, je ne l'ai jamais revu. Il est peut-être mort ce soir-là.

Deux mois plus tard, cependant, un autre "Père Noël" se présenta. Il avait aussi "dormi" sur quelque trottoir. Un étranger, il me donna le plus beau des cadeaux!

J.C.